

## ***Shunts***

Mathieu Boily

---

Number 98, Summer 2003

Les vices

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14454ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Boily, M. (2003). *Shunts. Moebius*, (98), 15–23.

# MATHIEU BOILY

## *Shunts*

1.

à partir du banc un grand froid s'échappe dans l'os de  
l'allée  
toutes les pensées et leurs pulsations  
accrochées au rythme des oiseaux  
qu'on ne voit plus et qu'on entend encore moins  
agrippées à la misère de voler  
nappe picorée aux vents  
ou cri battant l'axe exact entre nord et sud  
entre un trottoir et l'autre

à partir du filet sur la surface de neige dure  
un puck noir roule un peu croche  
comme un chat sur son flanc  
fêlé de doutes  
avant d'aller capoter vers la ligne de but

y aurait-il quelque part par la bande  
de quoi survivre au crash redouté  
soutenir la bordée de lèvres et de regards assoiffés  
à travers les villes de crécelles et les gobelets de bière  
qui vaguent tout autour de la game à croire  
résonnant aux branches criardes de l'air difficile  
des pièces de masse à dépendre les étoiles

– minuit moins cinq au troisième grenier  
ma tante la sœur enlève son masque  
et quitte sa cage

2.

tu te fais petit quand ça terrasse  
tout le village du corps aux carreaux  
rivé poings et bouche aux os  
à pousser à gueuler  
à ruer aux brèches des parois

3.

mes barbares ont brassé cette nuit  
tu as vu les lances pointer  
un peu émoussées sous les paupières  
tu te souviens hier en pleine chambre  
la franchise décotée  
qui soufflait les couvertures  
ce qu'il faudrait taire  
ces manies de tribu de l'an quarante  
avec la douceur scientifique de l'envie de tout contrôler  
du filibusting passionné  
les jeux de hasard avec ce qui fait mal  
(la fameuse peur automatique)  
qui légifèrent dans le corps sur des siècles  
ces paroles qui feraient traverser vers l'Inde par l'Himalaya  
passer des nuits entières à chercher son air  
avec sur le dos toutes les peaux que tu auras pu dealer  
sous lesquelles l'eau coule pourtant encore ce matin  
et que certains appellent parfois poésie

eh bien tout ça est vrai  
et je n'ai même pas peur de l'avouer

4.

tant bien que mal je te fais entrer dans une ère de mythe  
quelque chose pour me restaurer à jamais  
comme foutre les menottes à sa bête

ce qui se cultive cependant est du mort-né  
de la couche à film d'horreur

et au diable

5.

tes protections font des miettes  
tes miettes de protection  
qui te coulent entre les doigts  
tu te verrais où et quand  
(et comment ça se pourrait)

mais tu le fais quand même  
tu répètes l'éminemment proscrit  
ce qu'il te fait quand tu le profères  
à grands coups de gueule qui crache les étoiles  
tu repasses par toutes les artères  
qui alimentent les films nuls  
et ça se peut de moins en moins

puis un jour ta face  
comme un tapis

bombe

6.

(tu veux taire quoi là  
ce qui monte d'où  
et qui te pointe dans quoi  
où il ferait bon mourir  
en plein cœur de ce qui minerait  
tes déjà vieilles galeries  
c'est ça

tu te prends pour la tête la tête de quoi

tout ce que ta gueule tait  
tout ce qu'elle enterre qui nage pourtant  
et éclabousse ce qui souffre autour  
toute la pub de ta gueule  
qui monte sur la tête des yeux  
pour se gargariser de représentativité  
la politique correcte de la tête  
qui sort la salade du jour

tu veux taire quoi  
le cul-de-sac organique du dessous  
ce qui s'oppose sans cesse  
qui ne dort jamais  
qui pose des tracts la nuit  
et te promet la révolution au réveil  
chaque fois que tu rêves de dormir

la direction est une moisson  
rien d'autre)

7.

parfois quelque chose de clair et de charitable  
passe la nuit avec toi  
toute une nuit qui marche  
et qui ne vient pas pour rien  
(ça ne vient jamais pour rien)  
te mettre le matin au visage  
comme une pomme de douche  
à travers du branchage qui dormira tout le jour  
du souvenir de jour qui trouve une issue  
une séquence d'eau courante  
un vieux rat sale  
l'habitué de la structure  
qui a compris depuis longtemps ta tuyauterie nocturne

tout au bout  
à travers un set de stores peau  
tu sens tilter l'aube  
comme d'un hachoir pour te virer dehors  
en flopée de trente sous  
assez tôt même que tes rêves te font encore plisser du visage

(il y a des moments  
où l'on voit  
que même ce qu'on appelle encore le cœur  
dort lui aussi son six sept heures  
affalé sur un banc perdu de l'axe des X  
compilateur tagué de partout  
et pas nécessairement toujours de nuit  
mais on l'oublie assez vite  
dès que les premières heures nous lavent)

8.

entre pâquerettes et rubicond  
il y a comme une couche de bran de scie qui s'étale

le banc éteint  
plus un bruit au-dessus  
seule l'inconfortable arithmétique  
incommode mais vital  
travail de se terrer  
comme une vieille hache  
en pièce d'attachement

tu peux m'envoyer où tu veux  
j'aurai toujours un semi-meublé temporaire  
où aller pendre la deuxième peau  
comme une détente de fin de saison morte  
un cancer généralisé  
de souvenirs

9.

ce que tu sais parfois et qui est là  
qui se lave dans tes yeux  
toute sa face de sélénite déterrée  
l'élan radial du pouvoir  
de t'arracher la tête  
qui écime avant longtemps la langue du regard

quelque part avant la raison  
on craint les caillots  
l'entassement de ce qui pousse de travers

un peu plus bas avec la colonisation dure  
ça vente dans les tripes qui étouffent  
les cris de révolte de ce qui veut sortir

pendant qu'on se demande quel air il fait dehors  
l'habitant du visage lui  
monte au front

10.

la difficulté de sortir des choses rapplique  
te revoilà tout à la fois contre et parmi  
en plein dans la colle du visible  
le ciment frais de ce qui s'impose  
à prendre ce qui passe par la fenêtre avec les autres  
comme du cash

juste avant de succomber  
au distributeur de phénomènes  
une chanson de couloir fait du ménage

submergé tu rends le stylo  
et pousse la bonne perte  
un peu







© ERIC BRAUN